Recueil des textes
de l'atelier « Ecriture et Qi-gong »
Villers-sur-Mer
19 mai - 21 mai 2017

Premier rang en bas : Chantal Cointepas, Danièle Tournié, Véronique Aubertin, Pierre Lallemand

Deuxième rang : Anne-Marie Ribaillier, Véronique Clément, Jacques Lemaire

Troisième rang : Nathalie Moreau, Daniel Ribaillier, Marie-Pierre Audrein, Dominique Jenny, Martine Souris, Brigitte Rubat du Mérac,

Le mot de Danièle

Avant de partir

1) Proposition de départ, d'avant le départ de la vie agitée quotidienne…

« et si je (ou bien on) ne faisais rien » …ce serait… c'est à dire… on irait… longtemps ? On irait où… oui mais voilà…

Construisez un texte à votre façon, « ne rien faire » est une énigme, expliquez ce « ne rien faire », brodez

Humour ou sérieux tout est bon, poésie, texte court, dense, long, sans ponctuation… allez-y.

Le principe c'est de se laisser aller, saisir des mots, la musique des mots, faire passer une idée dans des phrases, on verra bien ce que ça donnera à les lire ensemble.

Et voici deux textes de médiation pour vous mettre dans l'ambiance. Ci-dessous :

« Et si on ne faisait rien ?
On se réveillerait dans sa chambre, un matin d'été. On entendrait un râteau dehors sur le gravier. Il y aurait des rayons de soleil par les persiennes et une petite poussière blonde.
L'oreiller serait tout chaud, mais de l'autre côté on trouverait un coin d'oreiller frais. Ça serait comme si on devenait la fraicheur de l'oreiller, comme si on était un matin d'été.
On ne penserait pas du tout au reste de la journée. On entendrait juste quelques voix tranquilles qui parleraient loin, à l'autre bout de la maison. » P DELHERM

« Lorsqu'il n'ouvre pas toutes grandes les portes, Dieu ne fait rien.
Ça serait ça son métier : ne rien faire.
Il y a très peu de gens qui sauraient ne rien faire.
Dieu, lui, fait cela très bien.
De temps en temps pour se reposer, il s'arrête de ne rien faire : alors il fait des bouquets ; il cueille toutes les lumières du monde, même celles des orages et des encriers, il en fait des bouquets, mais ne sait à qui les offrir. Ou bien il met un coquillage tout contre son oreille et il écoute les musiques, toutes les musiques du monde, longtemps il écoute et c'est comme un flocon dedans son cœur, un tourment d'écume, le premier âge de la mer, l'immensité de l'orage dedans son cœur et Dieu se met à rire et Dieu se met à pleurer, pour Dieu c'est pareil, parce que Dieu est un peu fou, un peu bizarre.
Et si on lui demande ce qu'il a, il dit qu'il ne sait pas, qu'il a tout oublié le long des chemins et qu'il a perdu la tête, perdu son ombre, qu'il ne sait plus son nom. Et puis il rit, et puis il pleure, et il s'en va et il s'en vient, et c'est le jour, puis c'est la nuit, et puis voilà, c'est toujours comme ça, toujours, chaque jour. » C. BOBIN

2) Deuxième proposition de présentation :

Facile !

« Et si j'étais un objet, une plante, un… je serais ».

Allez-y, amusez-vous ! Donnez des détails, des pourquoi, comment. Dans une autre vie peut être ?

Façon détournée de faire un portrait.

Pour vous lancer, un court texte d' H. MICHAUX :

« J'étais autrefois bien nerveux.
Me voici sur une autre voie :
Je mets une pomme sur ma table
Puis je me mets dans cette pomme
Quelle tranquillité ! »

Arrivés à Villers-sur-Mer

En alternance avec des moments de mise en mouvements du corps à travers des exercices de méditation ou de Qi-qong nous avons écrit et joué avec les mots.

Des propositions nous ont servi de prétexte à production de texte :

- Vous êtes *un sportif*. Choisissez, inventez, expliquez, parlez du corps, du sport, de ce petit monde des sportifs. Etonnez-nous, saisissez ce qu'il y a d'étrange, de passion… les conquérants de l'inutile.
  Choisissez l'angle que vous voulez, supporter ou sportif d'hier ou d'aujourd'hui (écriture au passé, au futur, en monologue, dialogue…)
  Médiation à lire : Paul FOURNEL: les athlètes dans leur tête. (Prix Goncourt de la nouvelle 1989)

- *Histoire d'une partie du corps*
  Partir d'un élément de votre corps, du regard porté sur, (le nez, le nombril, le genou…) donnez son histoire dans un aller-retour entre maintenant et autrefois.
  Cf. histoire du pied, à lire : de JMG LE CLEZIO (Histoire du pied et autres fantaisies, paru en 2011)

Nous nous sommes entrainés à *l'écriture d'une nouvelle.*
Pour cela quelques repères dans cet art difficile d'écriture de la brièveté.

Nous avons également écrit des *Haïkus* dont les règles strictes peuvent être détournées si elles entrainent du plaisir à la lecture

Et joué bien sûr mine de rien par exemple à créer chacun son *personnage* qui au gré des injonctions des écrivants se retrouvait à un *âge différent*

Danièle Tournié

« ET SI JE NE FAISAIS RIEN »

Que faire pour ne rien faire?

Rangez les verbes d'action et passez aux verbes d'état. Vous en souvenez-vous ? Être, devenir, rester, demeurer, paraître, avoir l'air, etc.…

Rien à faire, juste être : Beau, intelligent, fort, puissant, riche, jeune…

Enfantin, n'est-ce pas ?

Martine

Si je ne faisais rien

Si je ne faisais rien, j'aurais du temps, je cesserais donc de dire *je n'ai pas le temps, si j'avais le temps, je ne trouverais jamais le temps…* mais je dirais *je prends le temps.*

Je prendrais le temps de prendre le temps pour savourer le temps.

Pour cela, suspension des activités qui m'absorbent d'ordinaire, même si elles sont louables, et résistance aux sujétions dont je me suis rendue prisonnière: France-info, lecture de la presse, smartphone, internet…

Je profiterais alors de cet extraordinaire cadeau qu'est la vie, en dégustant chaque instant et en laissant mes sens capter tout ce dont ils ont envie : l'odeur de la lavande, le cisaillement des cigales, la fraîcheur de la brise sur ma peau, la couleur du ciel, le crépitement des bûches dans la cheminée. Je m'accorderais des instants cléments : observer par ma fenêtre la lumière changer au fil de la journée, m'attabler à la terrasse ensoleillée d'un café, me balader dans la garrigue, préparer des petits cannelés, papoter avec mes amies, écrire, lire à l'ombre des tilleuls ou tout simplement lézarder au soleil.

Si je ne faisais rien, ni je ne bullerais, ni je ne glanderais, ni je n'enfilerais des perles, ni je ne peignerais la girafe, je me gargariserais tout simplement de ces plaisirs simples offerts par la vie.

Anne-Marie

Et si je n'écrivais rien

D'ailleurs, rien, c'est quelque chose, c'est un mot,

- Ri : il commence comme « rire », il est plaisant, il fait rêver de châteaux en Espagne, de jardins de l'Alhambra, de rizotto.

- En / Hein : t'as déjà vu ça ? ce hein, il me dit : ben, t'as rien à écrire, t'as rien à prouver, écrivaine vaine, ne fais rien.

Alors, je n'écris plus rien, je ne fais rien.

Capucine

SSSensssasssoriel

L'eau glisse et je m'immisce subrepticement dans l'espace de mes sensations internes, mon attention soutenue par les pulsations du cœur, l'impression que sous la poussée des mouvements l'eau résiste pour céder la place, tel un vaisseau qui serpente en sous-marin.

Les bulles du bain frémissent et se hissent sur ma peau lisse, à la surface. Les jets auto-massant délassent mes muscles. Doucement, de la mousse s'épaissit dans un bruissement assourdissant. Un bercement sonore qui nous glisse dans les abysses des délices de la somnolence.

Les bulles cessent ! Silence !

En une fraction de seconde, dans le spacieux spa : Subtil réveil !

Mona la Grande

Un petit rien

Ne rien faire… Eh bien, je n'ai rien fait d'autre que de me préparer à voyager en train pour ne rien faire.

Assis, les jambes tendues dans le compartiment. Le regard projeté vers ces paysages qui défilent à toute allure, à travers la fenêtre du wagon.

Ne rien faire ou si peu, à noter quelques mots sur un calepin.

Je pensais ne rien faire, mais j'ai fait un petit rien.

Jacques

Ne rien faire

Etre là sur le Zafu,
Devant le mur,
Immobile,
Ecouter le silence,
Le laisser m'envahir,
Sentir le silence,
Ne rien faire,
Ne pas vouloir,
M'ouvrir
Me détendre,
Ne rien attendre
Etre là.

Capucine

Ne rien faire

Ne rien faire du tout
Se confronter au vide
Quelle aventure !

Angoisse **ou** panique
Ou peut-être Nirvana ?
Telle est la question

Regarder la mer
À moins de l'annihiler
C'est déjà faire

Respirer tout doux
Laisser s'activer ses bronches
Faire **ou** exister ?

Faire **ou** laisser faire
Be **or** not to be
Telle est l'autre question

Tout est dans le **ou**

Ne pas se poser de questions
Laisser se dévoiler
L'énigme du destin
Qui sans rien faire
Ira de toute façon vers sa fin
La vie est un pari

Vanessa

Ma vie après moi

Dans ma prochaine vie, je serai une vache. Je n'aurai rien d'autre à faire que m'allonger dans l'herbe grasse et vous regarder passer, pressés, derrière mes longs cils. J'aurai de très beaux yeux noisette, un regard doux et langoureux.

Vous me regarderez triturer sans répit la prairie, chasser de ma queue les mouches importunes, faire pipi debout devant des trains entiers, tourner nonchalamment la tête vers vous tout en allaitant mon veau.

Le taureau me laissera indifférente car on m'a dit que les vaches d'aujourd'hui étaient toutes inséminées artificiellement.

Je serai moi, paisible, sereine sous la pluie comme sous le soleil, sans soucis.

Peut-être vous arrêterez vous pour apprécier ma puissante musculature en pensant au rôti du dimanche ?

Martine

« ET SI J'ETAIS UN OBJET, UNE PLANTE, UN… JE SERAIS »

Si j'étais une chaise…

Comme j'aimerais être une chaise mais une chaise du « Luco », une vraie, la verte, pas une de mes sœurs branchées aux couleurs flamboyantes pour balcon-terrasse bobo ni même une du jardin des Tuileries ou du Palais Royal, une chaise du Luco !

Si j'étais une chaise du Luco, j'aurais une santé de fer, pensez-donc, je suis née au début du siècle précédent et ai toujours bon pied, bon œil et bonne oreille. Si vous saviez tous les secrets que j'ai captés… d'abord de tous ces grands qui dorment sculptés depuis longtemps, puis de tant de notoriétés beaucoup plus actuelles.

Au fil de ces longues années, j'aurais acquis une culture littéraire considérable. Que de postérieurs célèbres ou moins célèbres seraient venus lire le dernier Goncourt ou les livres faisant la une des libraires !

Que de journées passées à m'enivrer des toutes ces essences florales !

Quel privilège de bronzer en compagnie de Chopin, Baudelaire et combien d'autres !

Ah ! Si j'étais une chaise du « Luco »…

Anne-Marie

Si j'étais…

Si j'étais Vanessa
Pas Paradis
Pas Redgrave
Mais Vanessa tout court
Je serais la renarde du Bois joli
Blottie dans mon terrier
Sous ma fourrure immaculée
Je regarderais dehors
J'attendrais que la pluie s'arrête
Je me demanderais s'il y a des proies pour mon déjeuner et celui de mes petits
Je ne m'interrogerais pas longtemps car Goupil m'appellerait et, pluie ou pas, je répondrais à son appel
L'amour est plus fort que tout

Vanessa

VOUS ETES UN SPORTIF

Violette

Violette n'était pas sportive et n'avait pas l'intention de le devenir mais alors qu'elle se préparait à vivre une retraite paisible les signes d'un dérèglement cardio-vasculaire apparurent.

Son médecin fut formel, le manque d'exercices en était la cause. La pratique d'un sport s'imposait. Il lui conseilla la marche nordique, sport bon pour le corps, le cœur et l'esprit.

Voilà notre Violette toute désappointée. « A mon âge, me soumettre à un sport alors que je manque de temps pour m'adonner à tout ce que j'aimerais faire ». Mais elle savait bien qu'elle n'avait pas le choix.

Ses recherches sur internet la rassurèrent un peu : « sport doux, accessible à tous, quelle que soit sa condition physique ».

Résignée, elle alla s'inscrire au club de sa ville « un pied devant l'autre ».

Dès sa première séance, elle fut conquise. Le principe est simple : il s'agit d'accentuer le mouvement naturel du bras pendant la marche et de propulser le corps en avant à l'aide des deux bâtons. La simplicité de la technique lui procura plaisir et bien-être.

Au fil des séances, ses mouvements devinrent plus amples, la poussée de ses bâtons et le déroulé des pieds s'améliorèrent, sa vitesse s'accéléra et son endurance s'amplifia.

Ses cours quotidiens ne lui suffirent plus. Elle s'inscrivit à des compétitions régionales. Ah ! Si vous l'aviez vue notre Violette au cœur du bois de Vincennes ou sur les chemins vosgiens, pousser de plus en plus fort sur ses bâtons, relâchant les doigts, les appuyant sur les dragonnes. Grisant de la voir savourer cette sensation de glisse et de déséquilibre vers l'avant!

Ses scores progressaient régulièrement. Le dernier à ma connaissance fut de 8 kilomètres à l'heure. Ce jour-là, dit-elle, il me fallut plusieurs minutes pour récupérer car je me suis « déchirée » et ça j'aime !

Anne-Marie

Le trailer

Je suis en Ardèche, à Miral-sur-Cère, au milieu du Parc Naturel des Monts de l'Ardèche, il est 4h45 du matin, ce samedi 27 mai 2017, il fait chaud pour un petit matin, il a fait étouffant hier, jusqu'à 37 °.

Je vais voir courir Stéphane, mon copain, voisin de palier du même immeuble dans le 20è à Paris, Stéphane, que je connais depuis 1an ½ et qui m'a tant parlé de ses exploits, lui pourtant si modeste… Son challenge cette fois, c'est « l'Ultrathlétic Ardèche », une épreuve pédestre de 208 km, non-stop, à réaliser en moins de 36 h, sélection sur dossiers !

Ils étaient 73 au départ, lui a le dossard n° 37.

Il a donc déjà couru 12 heures, environ 3 marathons, mon pote, il lui reste environ encore 12 ou 14 heures de souffrance ou de plaisir ??? Je le lui demanderai au retour.

Voilà justement, Justine sa copine : « Je l'ai raté, me dit-elle, il a déjà dû passer »

Mais, non, le voilà, une luciole dans la nuit…les genoux légers et raides en même temps, les enjambées maîtrisées, la frontale sur le nez, le souffle court, les yeux fatigués, les joues creuses, et la main sur l'estomac, non, les deux mains sur le ventre.

« Un verre d'eau ? », il ne répond pas. « Une figue ?». Rien.

Je le sens, il a mal au cœur, prêt à tout rendre, j'ai mal au cœur pour lui, la tête doit lui tourner, il s'appuie sur Justine et s'écroule dans le fossé :

« Impossible, dit-il, avec cette chaleur, je crois que je vais abandonner »…

« Attendons de voir, déclare Justine, viens voir un médecin »

« Pourtant, ce qui me sauve, c'est de courir avec Eric, nous ne nous lâchons pas depuis le début de la nuit ».

En discutant avec les uns et les autres, j'apprends qu'ils sont dans les 4 premiers, Stéphane et Eric, que 19 ont déjà abandonné, que le médecin donne son accord pour la suite de la course, qu'il s'est restauré, et qu'il repart, mon sacré copain, j'en tremble pour lui, je suis émue aux larmes, je sais que c'est pour lui une énorme compétition, il m'en a souvent parlé, m'a montré des photos de ces moments de convivialité, de partage, des moments où tout se joue sur le physique, le mental et la confiance en soi.

C'est aussi sa façon de se surpasser, de parler avec ses jambes, de retrouver son père, lui aussi marathonien, qu'il a perdu à 17 ans, de relever un défi.

« Super que vous soyez venus », nous dit-il… et il file, il file, à nouveau, en forme, une machine à courir, une deux, une deux, inspire, expire, tel un chamois dans l'aube naissante ou un bipède ailé.

« Tu vois, me dit Justine, nous allons faire comme lui, courir, courir jusqu'à la voiture, courir pour courir…et nous recoucher ensuite ».

Je saurai le lendemain qu'ils sont arrivés ex-aequo avec Éric, 3ème sur 73, se donnant la main, et qu'à l'arrivée, il était si détendu et si heureux de cette aventure extraordinaire, ses 2 fillettes de 5 et 3 ans dans les bras et Justine à ses côtés !

Chantal

Pongiste

Moi, j'ai pratiqué un sport de reflexe, de rapidité avec une raquette en bois recouverte de chaque côté d'une plaque de caoutchouc de couleur, l'une rouge et l'autre noire, qui sert à taper une petite balle en celluloïd orange d'un diamètre de 40 mm et pesant 2,7gr. Autrefois, celle-ci était blanche et d'un diamètre de 38 mm.

Ce jeu se joue sur une table séparée en deux parties égales par un filet d'une hauteur de 15,25cm. La balle, tenue dans la paume de la main bien ouverte, est lancée verticalement, au service, à une hauteur d'au moins à 16 cm. Elle est propulsée par une frappe de la raquette dans le camp du serveur pour qu'elle franchisse ce filet et retombe avec rebond sur la partie de table de l'adversaire.

Le joueur qui se trouve en face de vous frappe à son tour la balle pour quelle revienne uniquement sur votre partie de table et ainsi de suite jusqu'à ce que la balle ne puisse être renvoyée correctement dans la partie adverse.

On peut frapper la balle d'un coup droit ou d'un revers aussi bien au service que durant les échanges.

Ce sport peut être pratiqué en simple : un joueur contre un autre, ou bien en double : deux contre deux – il existe des doubles dames, doubles messieurs et des doubles mixtes couple dame et homme - . Contrairement au tennis, en double, la balle est frappée alternativement par chacun des joueurs d'une équipe.

Ce sport, le Tennis de Table, se jouait en vingt et un (21) points. Depuis quelques années, c'est en onze (11) points avec 2 points d'écart, que se compte une manche. Le serveur change tous les deux (2) points, si les 2 joueurs atteignent 10 points, le serveur change à chaque point. Tous ces changements, de comptage, de couleur et diamètre de balle, ainsi que le passage des tables vertes aux tables bleues, s'est produit pour une meilleure visibilité en télévision.

Dans ce sport, il y a des frappes, des amortis, des poucettes. Sport de réflexe, de rapidité et d'analyse pour contrer un adversaire qui emploie des tactiques opposées à la vôtre.

Avant, on jouait aux meilleures des trois manches ou des cinq manches selon la compétition. Maintenant, le vainqueur d'une partie est le premier joueur qui remporte 3 manches (ou 4 manches selon les compétitions).

Toutes ces modifications ont permis de réduire le temps des rencontres, les jeux durant moins longtemps. Mais, concernant la diffusion à la télévision ça n'a pas beaucoup progressé. On voit toujours aussi peu de rencontres de tennis de table à la télé.

Mais que cela ne vous empêche pas de continuer à jouer au Ping-Pong.

Jacques-le-pongiste

Le kayak ou le palindrome de la terreur

Et me voilà une fois encore assise dans mon kayak, le dos droit, les genoux bien calés, les fesses serrées, le sourire bien accroché pour cacher l'angoisse qui m'étreint le ventre. Je suis encore au bord de la rivière mais j'entends au loin le roulement du rapide précédant la chute.

Mais qu'est-ce que je fais là ? Me dis-je pour la centième fois, crevant de peur et encore en proie aux effarants cauchemars de la nuit : cascades vertigineuses, tête coincée sous un rocher en creux, bateau cassé en deux en cravate sur les arbres, chute en rappel infini dont on ne peut plus sortir et où personne ne peut venir vous sauver,…

Ce que je fais là, je le sais, je suis avec mon père, mon frère et ma sœur, et tous les membres du club de Joinville le Pont. Et jamais je ne perdrai la face devant eux, les costauds, les virils, ceux qui sont forts et semblent tellement à l'aise dans leur bateau. Ceux qui esquimautent en rivière aussi facilement que je retourne une crêpe, ceux qui friment au pied de la chute du barrage de Trilbardou, ceux qui font…tout ce que je tremble de faire.

De plus, c'est notre père qui dirige le groupe et je suis, ou plutôt nous sommes les enfants du chef.

A ce titre, comment renoncer ?

On me tend mon gilet de sauvetage et mon casque, je vérifie le gonflage des sacs de pointe, ajuste ma jupette autour de moi et soupire longuement pour détendre mon ambiance.

Ça va être mon tour.

Au signal, j'attrape ma pagaie et pointe le nez du bateau vers le courant.

Comment imaginer que ce torrent furieux était encore il y a quelques heures un cours d'eau pacifique où il y avait à peine assez d'eau pour y tremper ses pieds ?

Mais le barrage a été averti et le miracle du lâcher d'eau a fait son œuvre. Me voici maintenant face à des montagnes de flotte contre lesquelles il me faudra combattre.

Je profite de ces premières (ou dernières) secondes pour contempler la transparence brunâtre de l'eau, la falaise qui surplombe la rivière, si belle et si majestueuse, puis je m'élance.

Autant en finir au plus tôt.

Nous entamons le premier rapide, celui du Serpent. Le temps que je m'aperçoive que je n'ai plus que la moitié de ma pagaie, je suis déjà à l'eau accrochée désespérément à mon kayak.

Le casque de travers, mon bout de pagaie à la main, je n'ai plus peur, j'essaye seulement d'éviter les rochers et de préserver mes jambes. La rivière file, je vois devant moi d'autres têtes dépasser des vagues, et d'autres, plus heureux continuer leur chemin sans encombres. Le courant m'emporte, les vagues glacées me coupent le souffle et me fouettent le visage, je cherche l'air au milieu des paquets d'eau.

Enfin, la rivière semble se calmer et reprendre un cours plus lent. Je retrouve quelques copains dans une petite crique.

Ils m'aident à vider le bateau qui, heureusement, n'est pas cassé. L'un des gros costauds me prête sa pagaie et se charge de ce qui reste de la mienne. Les gros costauds sont quand même sympas.

Nous repartons.

Il fait froid, il pleut, je suis trempée, nous sommes tous trempés.

Nous arrivons enfin au bout, souriants et fiers.

Je n'ai gagné aucune médaille, hormis celle que je me suis personnellement attribuée : celle de la trouillarde qui fait semblant d'être courageuse. Mais j'ai vaincu la rivière pour cette fois, cette fois seulement.

Demain je serai couverte de bleus mais je recommencerai.

Martine

Méditation

Le dos bien droit. Tenir la posture. Paupières baissées, lèvres entrouvertes, mâchoire relâchée, la pointe de la langue au palais. Respiration calme. En tailleur, l'assise légèrement surélevée par le zafu. La main gauche posée sur la main droite, les avant-bras sur les cuisses. Ne retenir aucune pensée. Les laisser passer. Ne pas s'y accrocher. Un sentiment vaste immuable....

Un délicat fumet de viande en sauce. Bientôt midi c'est normal. La salive dans la bouche. Peut-être du veau. La sauce bourguignonne.

Mince ne pas penser !

Avaler la salive !

Laisser passer, ne retenir aucune pensée !

Encore de la salive ! Avalée !

Un ventre gargouille... le mien !

Le gong de la fin de la séance de méditation : LA LIBERATION ....

A TABLE !

Mona la Grande

Le bateau de mes rêves

En a-t-on jamais fini avec ses rêves ? Je porte le mien depuis ma plus tendre enfance. Mes parents m'ont rapporté que mon premier mot fut « bateau ». Et si loin que remontent mes souvenirs, la mer est toujours là, à perte de vue, apaisante ou menaçante, mais jamais indifférente. Un personnage à part entière dans l'histoire de ma v ie…

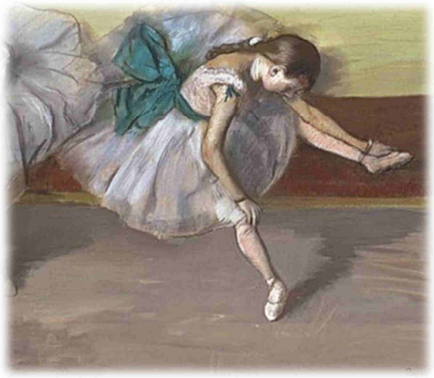
C'est ainsi que le petit garçon qui fabriquait des radeaux dans son jardin est devenu skipper. Le skipper, c'est celui qui fait découvrir la mer à des personnes assez fortunées pour ne pas se mouiller les jambes de pantalon ni avoir les mains calleuses. La mer sans risques et sans efforts, pour jouer à faire semblant.

Et puis un groupe agro-alimentaire a misé sur moi et j'ai fait ma première transat en solitaire. Un éblouissement ! La mer enfin à soi comme compagne de chaque instant. La mer souveraine alliée au vent, tour à tour adversaires sournois ou amis, contraignant à de longues attentes, puis rugissant et n'autorisant plus le repos. Nuits de veille, encordé au mat, victoires sur soi-même et conquête des éléments, combien plus jubilatoires qu'un vent arrière poussant les voiles sur une mer d'huile. J'ai été classé et j'ai continué.

Jusqu'à cette nuit-là. Le brouillard avait régné toute la journée et, vers le soir, un coup de vent, brutal, s'est levé, vite transformé en tempête. Une nuit blanche de plus. Une nuit blanche de trop.

Dominique

Volte-face



Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage, cette phrase inlassablement répétée par ma mère m'a bassinée toute mon enfance.

Quand j'ai commencé à danser ce n'est plus 20 fois qu'il m'a fallu remettre l'ouvrage sur le métier, ni 100 fois, ni même 1000, mais des milliers de fois.

Que de souffrances dans mes articulations pour tendre mes chevilles au-delà du raisonnable et, au défi de la pesanteur, tenir sur les pointes de pied.

Qui n'a jamais fait de danse ne peut imaginer le travail que représente cet exercice avant de devenir parfait.

Étiré entre un fil suspendu au ciel et des racines enfoncées dans la terre, le corps cherche une verticalité improbable tant sa surface porteuse est petite et son poids rétif à toute aimable répartition. Tantôt, c'était mon postérieur, pourtant mince, qui m'attirait immanquablement vers le sol et, patapouf !, je chutais lamentablement sur un sol inhospitalier envers mon coccyx. Tantôt, c'était ma poitrine, pourtant menue, qui, en un plongeon disgracieux, m'entraînait vers l'avant, les genoux flageolants, les bras surpris de ne pouvoir s'agripper au vide, le bassin happé au dernier moment par des pieds douloureux d'être brutalement remis dans l'ordre.

Tous les jours, je pleurais de rage et de désespoir. Je haïssais mon professeur qui, inlassablement, répétait :

- baisse tes omoplates, on dirait un portemanteau !
- Ouvre ta cage thoracique, tu as l'air d'un grille-pain !
- Pieds en dehors !
- Regarde devant !
- Respire !
- Souris ! – comme si on pouvait sourire en étant attentif à tout ça en même temps !

Un jour, enfin, à force de travail, de maîtrise, puis de lâcher prise, j'expérimentai l'état de grâce. Je compris de l'intérieur la devise des danseurs : « *vingt fois sur le métier remets ton ouvrage jusqu'à ce que l'impossible devienne possible, le possible devienne agréable, l'agréable devienne beau, le beau devienne grâce.* »

J´ai cru être arrivée, mais la troupe de l'opéra n'a pas voulu de moi. Trop ceci, pas assez cela, mon corps ne rentrait pas dans leurs critères.

Pourtant, je le trouvais plutôt pas mal mon corps, pas d'une beauté classique il est vrai, mais avec des imperfections qui lui donnaient du charme.

Finie la danse ? Que non !

Mon corps et moi, tous les soirs nous nous produisons face à un public friand, non pas de danseuses étoiles, mais de filles dévêtues qui font briller leurs yeux parfois dépourvus de vertu.

Les perruques blondes, les bas-résilles et les paillettes me vont bien. Mes formes sont remarquablement mises en valeur. Que je sois de face ou de dos, dans les volte-face je m'exprime et je plais.

Vous l'aurez peut-être deviné, je suis danseuse au Crazy Horse.

Vanessa

L’extase du schuss

Que vous soyez skieur du dimanche, skieur épisodique ou skieur confirmé, la figure de glisse la plus facile est bien évidemment le schuss, pensez-vous, puisqu'il s'agit de mettre les skis dans la plus grande ligne de pente et de vous laisser glisser.

Vous avez tout faux ! C'est une des glisses les plus délicates à réaliser. D'abord, il vous faut apprécier la pente ; n'est-elle pas trop raide ? Auquel cas elle risque de vous conduire à une vitesse trop importante par rapport à votre niveau de ski.

La fin de la piste envisagée se termine-t-elle par une légère remontée vous permettant de casser votre vitesse pour ensuite pouvoir déraper et vous arrêter ?

Cette piste n’est-elle pas trop bosselée? Ce qui engendrerait des vibrations déstabilisantes dans vos skis.

Une fois terminée cette investigation minutieuse de la piste, place à la concentration. Ne penser à rien d'autre que la piste et vos skis que vous imaginez bien parallèles dans la pente. Ressentir tout votre corps, vos cuisses, vos mollets, vos chevilles, vos épaules, vos poignets.
Et c'est parti ! Vous vous jetez dans la pente. Plus de retour possible, ça passe ou ça casse.
La vitesse grimpe et grimpe et grimpe... Vous êtes maintenant dans la plus forte pente ; pas question d'essayer un virage décélérateur, ce serait la chute assurée et la glissade jusqu'au bas de la piste.

Tenir, il faut tenir, tenir jusqu'au bout, coûte que coûte. Vous bandez tous les muscles de vos jambes pour maîtriser vos skis qui vibrent de plus en plus, vous gonflez vos chevilles, écartez les orteils pour mieux vous souder à vos chaussures, vous écartez bras et bâtons tel le funambule avec son balancier au-dessus du vide pour augmenter votre stabilité, vous bloquez votre respiration quelques secondes face à la peur qui vous assaille un instant.

Ça y est, le passage de la plus forte pente est derrière vous, votre vitesse n’augmentera plus et tout votre corps commence à se décrisper, vos muscles se décontractent, votre buste se relève légèrement ; vous êtes encore à vitesse très élevée mais elle est maintenant totalement maîtrisée, les trépidations s’atténuent et vous jouissez à cet instant à pleins poumons d'une sensation de plénitude extrême, d'ivresse sublime, d’apesanteur dans un éther cotonneux de glisse à grande vitesse.

Daniel

Du côté de Valorgue

Longtemps je les ai regardés de loin, assis sur la terrasse de Robert, sirotant mon anisette de dix-huit heures, petit plaisir retrouvé depuis ma séparation avec Albertine. Sur la place du village, je ne comprenais pas bien l'acharnement de ces pétanqueurs qui passaient leurs après-midis sous le cagnard virulent d'août, il faisait si doux sous les platanes. Toutefois, l'ambiance joyeuse du groupe finit par me donner envie de me mêler à eux, mes vacances reposantes commençant à devenir délicieusement ennuyeuses.

Ce jour-là, vers seize heures, chapeauté de paille, chaussé d'espadrilles, je suis allé les regarder, groupés dans leur rectangle ensablé, délimité par des troncs d'arbres. Neuf hommes, une femme, en deux groupes disciplinés, lançaient leurs boules en métal plusieurs fois, chacun leur tour, pour dégommer le cochonnet à une bonne dizaine de mètres de la ligne de jeu. Je fus étonné de les voir jouer avec sérieux. Quand arrivait son tour, rituellement le joueur soupesait sa boule comme pour s'assurer du poids de la victoire, puis il se concentrait, respiration bloquée, regard fixe et visait l'ennemie. Je fus étonné d'entendre leurs cris de joie quand un des leurs fichait en l'air le cochonnet. Le joueur qui, peu de temps avant, avait été traité de couillon pour ne pas avoir suivi la trajectoire conseillée, se retrouvait sacré vainqueur et recevait le baiser-ventouse de Gilberte. Cette femme ronde, vêtue d'un maillot à bretelles et d'un short très petit, laissait voir en bas de ses reins le tatouage d'un cerf dont on ne voyait que les bois. L'idée de lui bramer mon amour sous la pleine lune me traversa aussitôt le bas-ventre et d'emblée, je décidai de faire une partie avec eux.

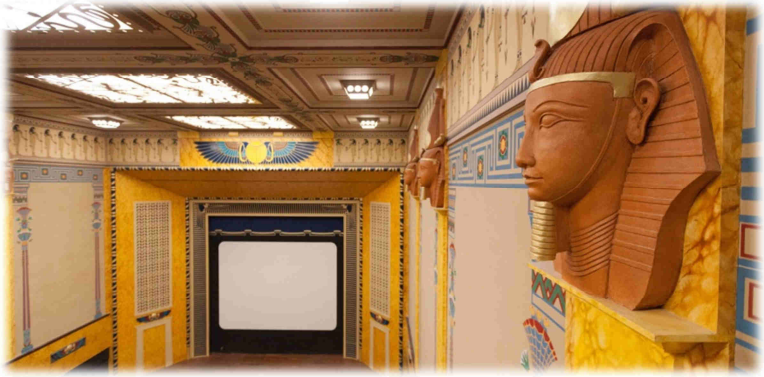
Tout de suite accepté avec force claques dans le dos, tout de suite évalué en apartés moqueurs par mes coéquipiers, de « petit branleur », voire de « grand branleur », tout de suite encouragé par Mario, je jouai le premier sous leurs regards affutés. Sauvé, en un jet de six mètres en ligne droite, j'étais casé dans la catégorie « grand branleur ». Aussitôt honoré, Mario me prêta son chiffon. Tirer avec une boule d'acier humide et glissante de transpiration ne pouvait pas assurer un bon coup. Le tour suivant s'annonça difficile. Gilberte la futée, d'un geste du bras ample et gracieux tapa ma boule à trente centimètres vers la droite avec un petit clic métallique très déstabilisant. A mon tour, sur les conseils de Mario, je lançai ma boule en l'air sur la sienne pour redresser le tir. Opération réussie, j'étais dans l'axe du cochonnet, maintenant tout allait être facile, Gilberte pouvait bien se pencher et me faire loucher sur son tatouage, la voie royale s'ouvrait à moi et j'allais gagner le baiser de ses lèvres purpurines, débordantes de rouge, me régaler de cette gourmandise. Maintenant, les cigales se taisaient, sous les casquettes avachies les fronts étaient rouges, sous ses lunettes de soleil en écaille verte le nez de Gilberte brillait, sous mes bras je sentais ma sueur imprimer ma chemisette de vilaines auréoles.
J'allais tirer. Discrètement, je fis quelques génuflexions, quelques mouvements d'épaules pour vérifier ma mécanique articulaire.

J'allais tirer. Je fixai fortement le cochonnet comme pour le préparer au choc à venir, lui si près, lui si loin.

J'allais tirer et brutalement le chasseur en moi prit le pas sur le pétanqueur. Le cerf était là, à ma droite, à portée d'œil, à portée de main entièrement à découvert sur les reins de Gilberte qui se penchait pour essuyer un genou. Les bois du cerf s'étalaient entre les deux fossettes de son postérieur et ses pattes s'ancraient à cheval d'une ligne verticale dont j'imaginais la profondeur où j'irais me perdre.
J'ai tiré à côté et je suis retombé dans la catégorie « petit branleur ».

Véronique Clément

Course de fond



L'autre jour j'allais à pied au cinéma Louxor pour la séance de 19h. Aie, je suis en retard et je suis à Marcadet-Poissonniers... mince, je dois me payer tout le Boulevard Barbès. Je vais rater le film. Allez, accroche-toi ma vieille, faut y aller. Je ne suis plus sur un boulevard, c'est une piste. Et c'est parti.

Je slalome entre les passants, les réverbères, les bicyclettes. Attention, sur la droite, un obstacle : tendre les muscles, réguler son souffle pour ne pas perdre la cadence, mais ne pas ralentir pour ne pas perdre de terrain. C'est bon, c'est passé. Balancer les bras pour accompagner le balancement du corps. Aïe, obstacle à gauche : grosse mama africaine avec poussette, cabas et marmaille. Feinte à droite. Quelques secondes perdues, vite, les rattraper. Attention, garder une foulée souple, la crampe est vite arrivée.

L'énergie doit être bien dosée pour tenir la longueur. Le souffle, toujours le souffle. Mes poumons brûlent, mon cœur s'emballe. Oh là, je vois la ligne d'arrivée. Je suis en approche. Tiens bon ma vieille, Maintenant c'est au mental que ça va se faire le finish.

Attention, rue à traverser, feu vert, voitures... tant pis, je fonce. Ouf, c'est passé. Allez, le grand type à droite, la femme à gauche, droite, gauche. Bing, celui- là j'ai failli me l'encadrer. Reprendre le rythme, compter les foulées ; une, deux, une, deux. C'est les derniers mètres. Ne penser à rien. j'ai les oreilles qui bourdonnent, les mollets au bord de la crampe.

Respirer.... sur deux foulées au lieu de trois. Une, deux. J'entends déjà les cris des badauds qui saluent mon arrivée.

Eeeeeeeeet..... Top ! Ca y est, je l'ai fait ! Oui !

Merde, raté. C’est complet ! Mauvais chrono.

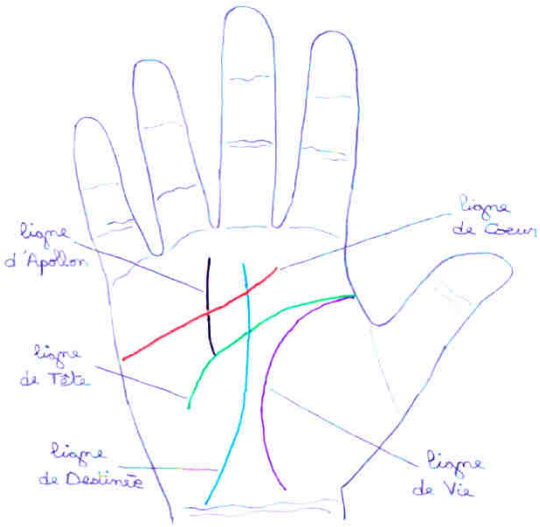
Je devrai revenir à la séance suivante.

Marie-Pierre

HISTOIRE D'UNE PARTIE DU CORPS

Que sera, sera…

Elle a regardé sa menotte minuscule, rose et potelée. Elle a déplié les petits doigts un par un pour découvrir la paume et en scruter les lignes.



Celle du haut, celle du bonheur, est ferme et droite. Mis à part le petit cafouillis de lignes transversales au départ, il sera heureux.

Mais le départ, se dit-elle, c'est sa vie avec moi ! Alors elle refuse de s'inquiéter déjà, elle ne cafouillera pas.

La ligne suivante, parallèle ou presque à la première, c'est la ligne de l'argent, coupée perpendiculairement trois fois au début de sa vie.

Normal, pense-t-elle. Première coupure, il sera étudiant, fera des petits boulots, donc pas beaucoup d'argent.

Deuxième coupure, il changera de métier. Adieu le dessinateur, accueillons le magicien.

Troisième coupure : divorce : inévitable, ça revient cher un divorce.

Le reste de la ligne est lisse et bien dessiné. Il sera peut-être riche mais elle pense plutôt que l'argent ne sera pas un problème dans sa vie.

Enfin vient la troisième ligne, celle qui entoure le pouce. C'est la ligne de vie. Elle est longue, nette et franche. Il vivra longtemps. Elle sourit.

La main dans celle de sa mère, l'enfant s'est endormi. Il ne veut pas savoir.

Martine

Pouce !

Aujourd'hui, je vais vous parler d'une extrémité d'un membre de ma personne que je connais depuis ma naissance.

Le pouce de ma main droite, je l'ai sucé dès mon plus jeune âge, je continuais à le sucer en grandissant au grand dam de ma maman.

Je l'utilise pour sortir la mine des critériums, en appuyant à l'autre extrémité sur un petit capuchon qui recouvre parfois une petite gomme, mais attention prendre le porte mines dans le bon sens, car dans le mauvais, on peut se planter le bout de la mine dans le pouce, le mien s'en souviens.... deux points de suture !

Mon pouce me sert aussi à tenir mes crayons et pinceaux avec l'aide de son camarade l'index. Ce bonhomme m'aide aussi à faire du stop en agitant par un va-et-vient dans la direction de ma destination. Il y a aussi le ''Manger sur le pouce'', à la hâte.

Le pouce pointé vers le ciel veut dire que tout va bien.

Je me souviens aussi que lors de ma jeunesse, il y avait l'expression ''Pouce, je ne joue plus..!

Jacques

Le bide

Il est obnubilé par son ventre, notre ami Jules. Ce ventre depuis ce matin a mal, il a mal au ventre, comment dire ? Ça malaxe, ça tambourine à l'intérieur, ça gargouille. Quand il était petit, il avait de telles crises que ses parents ne le mettaient plus à l'école. Plus tard, il se fit réformer. Soi-disant… des crises d'appendicite.

Quand il devint papa, son ventre grossit comme s'il allait enfanter lui-même.

Et maintenant, il est devenu à 39 ans Ministre de la Santé, et il a mal aux tripes : peur sans doute de dire des bêtises, de son inexpérience, peur d'attraper un fou-rire, peur de tout et peu de confiance en lui…

De plus, il vient de passer des examens et d'apprendre qu'il a un cancer du côlon, il connaît cette maladie par cœur, il en a tellement lu sur ce sujet.

Et ce ventre alors a mal et le dos a mal aussi, il sent l'émotion l'étreindre, l'oppresser.

Alors, il se frotte le ventre, le gonfle, le dégonfle, il se bidonne, il éclate de rire, il s'enfle dans une inspiration comme la grenouille de la fable, expire et réalise qu'il fait des mouvements de Qi Gong,

Que c'est bon pour lui, ces mouvements de fermeture et d'ouverture,

Qui font travailler son Dan Tian …

Du coup, il se détend, et se dé-stresse…

Et si le Qi Gong pouvait le sauver ?

Et s'il en parlait à son professeur Pierre qui pratique le Qi gong du Long Fleuve, « pour la Santé, la longévité et la sagesse ? »

Chantal

MÔA…. et autres Pieds

J'suis un PIED. Je sais, ça n'intéresse personne les histoires de pieds….. Si vous saviez pourtant, vous prendriez votre pied plus souvent.
J'suis un PANARD pénard, « pénardo comme un renardeau », libre et assoupi….
Mon patron est un vrai gentleman, j'suis heureux, veinard.
De face, de profil, vu d'avion ou du plancher, j'suis presque parfait, vraiment presque et pas modeste avec ça, mais qu'importe….
Il y a bien d'autres Pieds mais qui ne me montent pas à la cheville, tenez :

- Il y a les pieds bots vraiment pas beaux, d'autres pas beaux du tout et d'autres encore moins.
- Il y a les pieds équins j'les plains, vous savez, ceux des danseuses sur leur pointes, misère !!!!
- Il y a les pieds varus et les valgus, je laisse ça aux médecins…..
- Il y a les pieds cagneux, ceux des chevaux bien entendu,
- Il y a les pieds en griffe, ceux de la fée Carabosse, toujours crochus, toujours poilus,
- Il y a les pieds patauds, alourdis de pataugas, tout penauds, bien fait pour eux…
- Il y a les pieds joufflus, les pieds biscornus, les pieds superflus, un peu foutus de ceux qui n'iront pas très loin, pas à Compostelle, encore moins sur la lune.
- Il y a les pieds racistes, les médisants, jamais contents, toujours méchants, ça pue…
- Il y a les pieds pâlots des nouveaux vacanciers, dans leurs sandales d'été, sous leur short bâillant, Pffff…..pas ragoutant !!!
- Les pieds bouffis d'orgueil, ceux qui arborent leurs cors, comme certains humains un tantinet guindés, fiers ou hautains, arborent leurs médailles.
- Il y a les pieds recroquevillés dans leurs godillots de sédentaires, ceux de Messieurs les Présidents, premiers ministres, préfets, députés ou sénateurs, quelle Guigne !!!

  Mais tenez-vous bien, il y a les pieds historiques :

- Ceux d'ACHILLE aux pieds légers, « que diable allait-il faire dans cette galère …? »
- Les PIEDS NICKELES : « Ribouldingue, Filochard et Croquignol » : escrocs, voleurs, aventuriers, acteurs, c'était rigolo, ça avait d' la gueule !!!
- Les Pieds de nez sans cesse moqueurs, frondeurs, railleurs, caustiques ou persifleurs,
- Perso, j'aurais aimé ceux de MERCURE, dieu du commerce, des voleurs et des voyageurs ou bien encore ceux du PETIT POUCET, c'est du sérieux, l'aventure, les voyages, AHHHH….
- Ceux du CHRIST par contre, même s'ils acquirent une notoriété éternelle, non merci, trop peu pour moi.
- Il y a ceux des GROGNARDS de NAPOLEON, eux aussi baignent dans une gloire éternelle, mais avant ça, BRRRR…la débâcle de la Moskova, il fallait s'la faire, elle en a gelé plus d'un.

- Tiens, j'y pense, il y a même les pieds amputés d'orteils, ceux des Edmund HILLARY et autre TENSING NORGAY perchés sur leur EVEREST, PFFF…si haut que soient les rois….vous connaissez la suite….
- AH, j'en rêve encore, il y a ceux de la Joséphine BAKER ? C'est du nanan, imaginez ses fesses au-dessus d'eux, l'extase vous dis-je, le paradis avant l'heure.
- Il y a ceux de la CASTAFIORE, montés sur leurs échasses, heureusement, les pieds n'ont pas d'oreilles….

  Et parmi toute cette armée, il y a MÔA…, ah les amis, MÔA…., LE PIED vous dis-je !!! J'ai, du soir au matin, les arpions en éventail, J'suis un ripaton épanoui, un pinceau débordant de bonheur et de bonne humeur, un peton bien sous toutes les formes, sur toutes les coutures, un pied des îles en somme, un pied aux courbures parfaites, orné du sable chaud des VANUATU, mon proprio m'bichonne, pieds en l'air dans son hamac, un vrai Prince. Bon j'abandonne, STOP ! J'vous rends jaloux je l'sens bien, j'vous en fous plein les mirettes, vos esgourdes n'en peuvent plus, j'sais bien tout ça n'est pas très catholique n'en déplaise à M'sieur l'curé et aux grenouilles de bénitier. J'partagerais bien volontiers mais vous seriez bien capables de me casser les pieds et moi j'y tiens à ma liberté. La fraternité, c'est pour les autres ; dès qu'on est plus de quatre on est une bande de…. Beaufs, dit le poète. MÔA j'suis un pied tendre, j'aime l'AMOUR, les câlins, enlacé avec ceux de ma Georgette, parfumés au Monoï. QUEL PIED !!!!

Pierre LALLEMAND

ECRITURE D'UNE NOUVELLE

A propos d'un genre : « la nouvelle »

La nouvelle, c'est l'art de l'ellipse où : « Ne se glisse pas un mot qui ne soit pas une intention » disait Baudelaire à propos d'Edgard Poe.

A la fin d'une nouvelle, on se souvient bien du début, pour un roman, on doit avoir oublié le début.

Un roman s'écrit en augmentant et en développant,
la nouvelle s'écrit en coupant et en supprimant toutes les phrases inutiles.

Quelques conseils de rédaction

- *Avant d'écrire la première ligne, il faut savoir, comment on dirait à haute voix ce que la nouvelle va raconter.*
- *Le plus simple est d'écrire la nouvelle à la troisième personne. Le narrateur n'apparaît pas et le récit se raconte de lui-même. Si le récit est écrit à la première personne, c'est alors un témoin de l'histoire qui raconte.*
- *Une nouvelle débute sur une situation qui peut être banale, heureuse ou malheureuse.*
  Mais quelque chose vient bouleverser la vie du personnage principal et perturber ou rompre la situation de départ.
  Souvent le personnage principal prend l'initiative et traverse des épreuves qui vont changer sa vie.
  Le caractère du personnage est toujours plus simple que celui d'un personnage de roman. Inutile de le décrire en détail.
- *Dans une nouvelle, le nombre de personnages est réduit : jamais plus de trois. Un ou deux, c'est encore mieux.*
- *La nouvelle doit démarrer fort et finir très fort. Les lecteurs doivent, dès les premières lignes, être captés par le climat général.*
- *La nouvelle doit se lire d'une traite. C'est toujours une histoire courte et attractive.*
  Le style doit être vif, concis et avec du rythme. Pas de temps mort. Supprimer tous les adjectifs ou adverbes inutiles.
- *La chute, (fin) en deux ou trois lignes, doit étonner, surprendre ou émouvoir. Une bonne chute est imprévisible, elle arrive comme une surprise.*
- *Souvent, la fin déconcerte et nous laisse quelques instants décontenancés.*

A la relecture, *supprimer tout ce qui est redondant et tout ce qui n'est pas essentiel au texte*

Faites comme Charles Chaplin qui disait qu'après un film il « secouait l'arbre », il faut, disait-il ne garder que ce qui tient aux branches.

Les Anglos Saxons sont des maîtres du genre, c'est l'une des formes littéraires les plus vivantes.

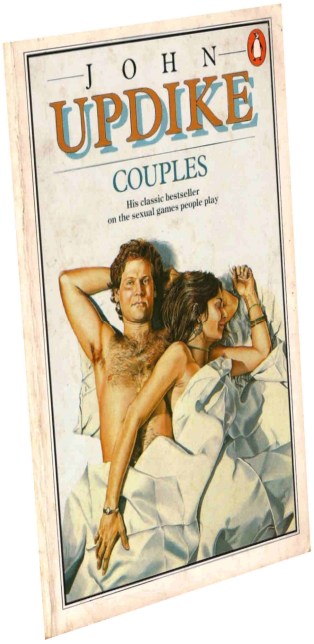
Parmi eux : Henry James, Raymond Carver, Saki, Flannery O'Connor, John Updike, etc.

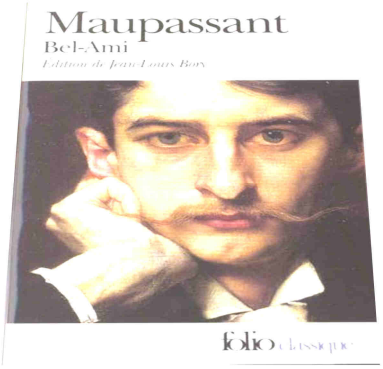
Mais quand même les Français et autres nationalités sont là :

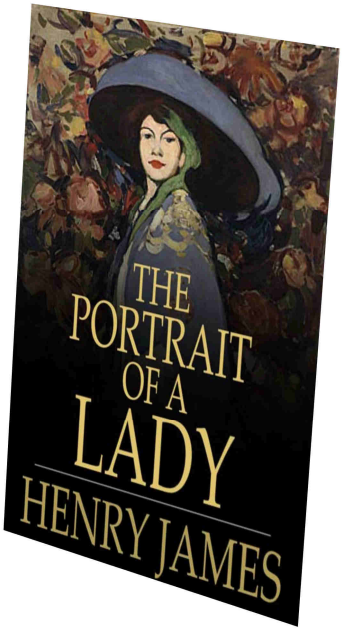
A. Saumont, P. Fournel, Maupassant, A. Robbe-Grillet, E. E. Schmitt…. Et j'en passe

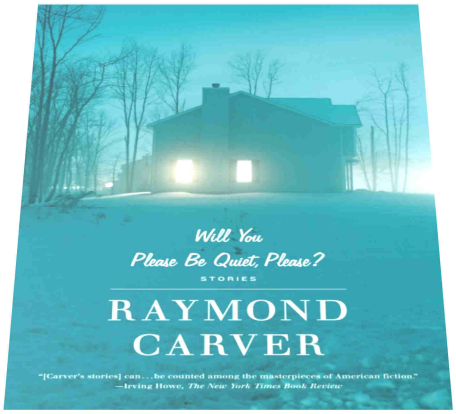
Danièle Tournié

Villers sur mer, Mai 2017

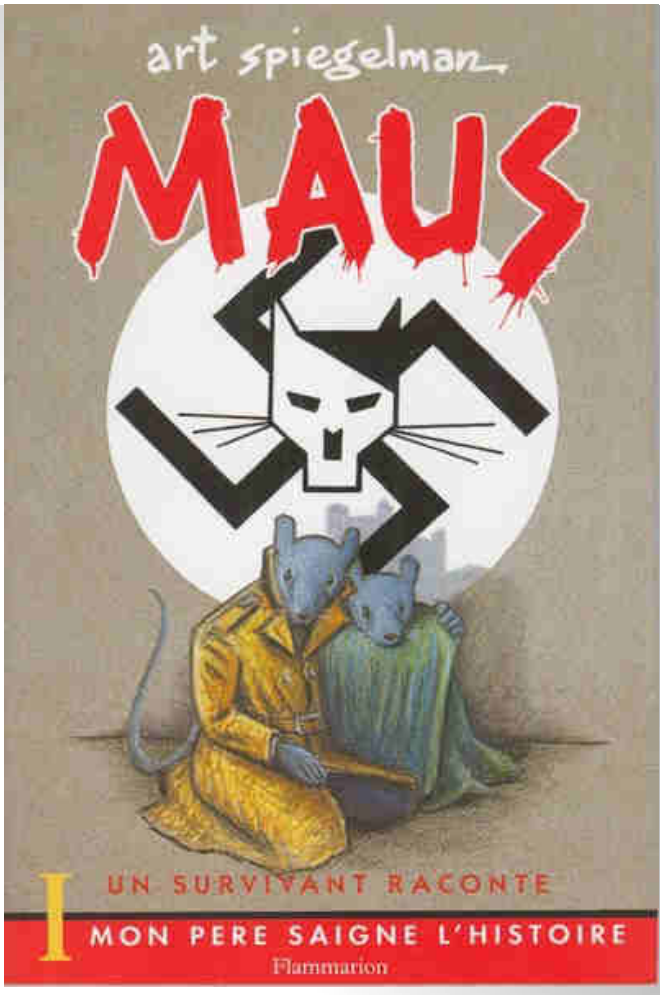








LE HAVRE 13 septembre 1944



Le soleil se lève timidement sur la ville. Les bombardements ont cessé, laissant place à un silence gris que seul trouble au loin la rumeur de la mer.

L'homme s'avance et découvre avec stupeur le quartier qui a été le sien depuis son enfance. Il ne voit autour de lui que carcasses d'immeubles, montagnes d'éboulis encombrant les rues, vestiges de papiers peints sur des murs brisés.

Encore assourdi par le fracas des bombes, il ne sait que contempler la ville dévastée.

Il est encore ailleurs, dans le refuge où il a passé ces derniers jours et aucune émotion ne vient troubler son vide intérieur.

Il s'assied sur un pan de mur écroulé, le regard perdu. Le dos comme chargé d'un poids incommensurable, il lève son bras gauche et tente de soutenir sa nuque douloureuse. Toute sa fatigue s'est concentrée là, en haut du dos.

Il respire doucement évitant ainsi de briser le calme indécis qui s'est installé et regarde lentement les façades éventrées, le trou béant des fenêtres brisées.

La ville sent les flaques d'eau noire, la ferraille, la poussière, le froid : toute vie semble avoir disparu.

Le ciel est sombre mais un rayon de soleil vient éclairer de temps en temps ses cheveux blonds, avant de disparaître de nouveau, laissant une lumière terne et poussiéreuse.

L'homme lève les yeux et aperçoit soudain, à quelques centimètres de son pied un rat qui pointe son museau frémissant sous un monceau de tuiles.

Après un mouvement de recul, il observe le petit animal et pousse un long soupir de reconnaissance. Un être vivant est encore là, tout près ; le frétillement des moustaches lui donne un petit air avenant, une sorte de sourire qui réconforte l'homme.

L'animal ne semble pas avoir manqué de nourriture, car il est plutôt grassouillet. Ses petits yeux brillants cherchent ceux de l'homme. Leurs regards s'accrochent et ils s'examinent avec curiosité.

L'homme se lève, cherche son équilibre parmi les gravats et commence à marcher vers la mer. Le rat va-t-il le suivre ?

Il contourne une maison en ruine, tourne à droite vers un espace vide qui semble avoir été une place, puis se retourne, curieux de vérifier.

Le rat est toujours là.

Cherche-t-il un ami ou un casse-croute ? Hésite l'homme.

Il continue à déambuler dans la ville, se frayant un passage entre les trottoirs défoncés et les maisons qui vomissent des objets hétéroclites. Des meubles cassés, des ustensiles, des outils inutilisables et couverts de poussière.

Il parvient enfin à la mer, grise et mouvante, qui lèche les quelques murs encore debout.

L'homme se retourne encore et découvre que le rat n'est plus seul mais qu'une ribambelle de ratons le suit ou plutôt la suit : ils trottinent derrière leur mère… et derrière lui.

Les rats aussi ont besoin de compagnie et l'homme se sent mieux. Rassuré par leur présence, il retrouve l'impression d'être en famille, de retrouver des êtres chers.

Il se baisse et suit des yeux la marque sinueuse laissée par la queue des petits rats dans le sable. On dirait qu'ils veulent lui indiquer quelque chose, une direction, un chemin à suivre.

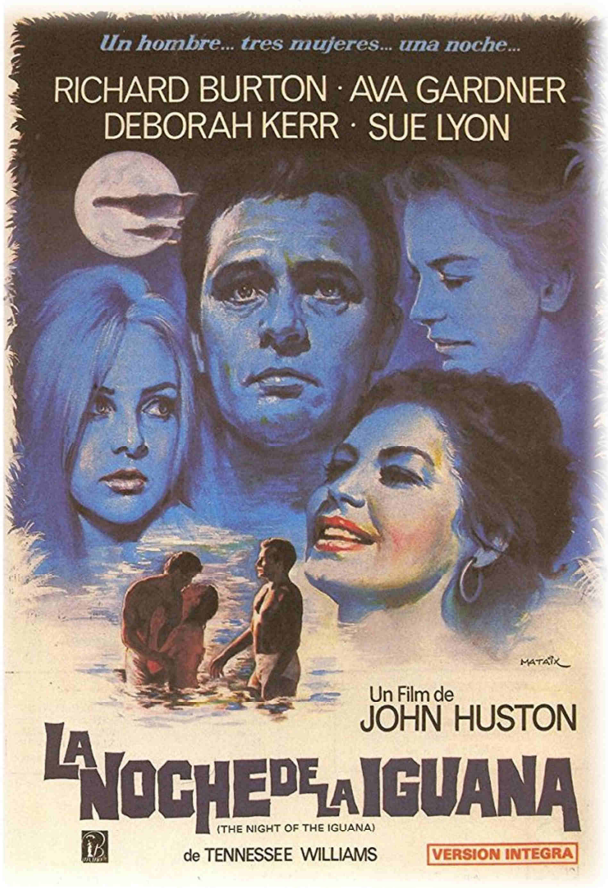
Perplexe, l'homme frôle les traces du bout de ses doigts, caressant en passant les creux laissés par l'ondulation des vagues. Soudain, il sent quelque chose de doux, légèrement strié, avec un minuscule anneau.

Avec les gestes délicats d'un archéologue, il déterre et époussette le petit objet.

C'est une médaille en métal. Non, ce n'est pas une médaille, c'est une minuscule coquille St Jacques en argent. Il la passe machinalement dans la chaîne de son cou, sans savoir que ce geste l'emmènera un jour vers un chemin dont il ignore encore l'existence, un long chemin qu'il entreprendra plus tard, lorsque la guerre sera terminée.

Martine

Quand la réalité dépasse la fiction…



Mai 1971. La voiture qui nous a prises en auto-stop nous laisse à l'entrée de Puerto Vallarta. Des nuages inquiétants, présageant une averse, noircissent le ciel. Le vent, soudain, venant de nulle part, nous entraîne vers la mer. Vite, trouver un gîte. L'averse tropicale arrive en général sans prévenir. Jocelyne et moi, nous le savons, nous voyageons depuis deux mois au Mexique.

Pourquoi atterrir dans ce coin perdu de la côte Pacifique si ce n'est pour une envie soudaine de bain de mer, de grand large, de pause, et plus prosaïquement de douche ? Défaire le sac à dos, laver son petit linge et surtout son corps poisseux devient impératif.

Le mois de Mai en Amérique centrale n'est pas le mois de mai en France. Il fait chaud, très. C'est une chaleur humide qui rend la peau moite, les T-shirts auréolés de sueur, la taille du bermuda trempée, les pieds odorants dans des sandales fatiguées.

La première auberge sur la rue principale au bout de laquelle doit logiquement se tenir la mer s'appelle la *Quinta Isabel*. Pas de place. La seconde, sur la même rue, *El logio magico*, nous paraît bien peu magique avec ses volets écaillés qui laissent affleurer un bois grisâtre en état de décomposition avancée. La magie risquerait de se transformer en cauchemar. Or, des cauchemars, nous en avons déjà vécu.

Tiens, des cabanons ! Des pictogrammes sur une pancarte semblent les indiquer vers la mer. Allons voir : coup d'œil à l'intérieur, douche sommaire mais douche. Seule nous incommode une odeur de moisi, prononcée, très, malgré le grand espace ménagé sous la porte pour faire circuler l'air. Ce n'est pas la première fois que nos narines palpitent de déplaisir – y compris dans des endroits moins exposés à l'humidité – on ne va pas fuir pour autant. L'unique fenêtre donne sur la plage. Elle est déserte. C'est l'heure de la sieste.

De toute façon, en pleine semaine dans ce village de la côte Pacifique c'est la morte saison. Les touristes nouvellement attirés par la renommée de *La nuit de l'iguane*, film tourné sur place avec Ava Gardner et Richard Burton*, sont ailleurs. Auraient-ils voulu lui donner un petit air de Saint-Tropez ? Je n'ai jamais été à Saint-Tropez mais j'ai vu des photos et croyez-moi Puerto Vallarta ne lui ressemble en rien. Pas de port, seulement quelques barques de pêcheurs reconnues aux filets noircis qui en dépassent, des cabanons de différentes couleurs (seule concession faite à l'analogie) et des pensions de famille, au style colonial, plantées à la va vite derrière la plage pour répondre à la demande du producteur.

Le temps passe.

21 heures : coucher. Rien d'autre à faire.

Minuit : un bruit me réveille. Tout doux d'abord puis plus accentué. Je retiens ma respiration. Le bruit augmente, s'approche de mon lit. Tétanisée, j'appelle Jocelyne, tout doux d'abord, puis carrément plus fort, mais pas trop, pour ne pas indisposer ce qui est à l'origine de ma peur devenue proche maintenant de la panique.

Jocelyne, encore dans les brumes du sommeil, n'entend rien. Le bruit s'est arrêté près de mon lit, mais un autre, similaire au premier, arrive par le côté de la porte et, cette fois, Jocelyne l'entend. Je suis paralysée, je n'ose pas allumer le plafonnier. Assouan me revient en mémoire. Souvenir du petit égyptien tentant de se glisser sous la porte des toilettes à la turque sur lesquelles, pantalon baissé, derrière en l'air, je satisfais un besoin longtemps réprimé. Pas d'échappatoire ! Vol ou viol assuré.

Battements de tambour au cœur, tête en feu, tremblements, salive amère, voix introuvable. Dieu merci, au moment où je vais défaillir, une voix mâle rappelle mon jeune voyeur.

Ici, à Puerto Vallarta, à plus de minuit ce n'est plus un voyeur que je crains, mais deux, puis bientôt trois car du dessous de la porte provient un nouveau bruit, plus ténu celui-ci.

Au bord de l'évanouissement, recroquevillée contre la paroi du cabanon, j'arrive à persuader Jocelyne d'allumer le plafonnier.

Et là, horreur ! Une gueule verte, langue fourchue lancée en avant, hoche sur le bord de mon lit, doublée sur le côté par une autre et au sol par une troisième plus petite. Toute une famille d'iguanes – père, mère, enfant – me regarde !

Jocelyne hurle. La tête de mon agresseur se tourne vers elle. Lentement, il quitte mon lit pour se diriger vers le sien.

Mais tout à coup, entre les deux lits, sortant d'un sac à dos, un paquet attire son regard.
Ne pas bouger. Ne pas respirer. Attendre.

C'est le reste de la tortilla du dîner.

Depuis ce jour, je ne touche plus aux tortillas.

Vanessa

* *Côte Ouest du Mexique, province de Jalisco*
* *John Huston, 1964*

Courte vue

Panneau des arrivées, gare Montparnasse : La Rochelle 12h52
Personne sur le quai.
Panneau des arrivées, gare Montparnasse : La Rochelle 14h52
Voir de loin commençait à lui jouer des tours, deux heures d'attente. Le temps d'un film ou d'un déjeuner. La question se posait encore en traversant la rue d'Odessa, quand surgit devant elle sur le trottoir, un grand homme chauve, imperméable kaki, longue écharpe bleue.

- Annie ! Quel plaisir de vous rencontrer.

Elle hésita à serrer cette main tendue.

- Jean-Louis Posquet, photograveur, vous ne me remettez pas ?

Elle ne remettait rien de cet homme, mais le mot photograveur lui rappelait des souvenirs professionnels. Elle lui tendit enfin la main, qu'il serra fortement.

- Vous avez du temps ? Je vous invite à déjeuner.

Elle avait maintenant deux heures de libre pour résoudre le mystère de l'inconnu.

Dans une salle pas trop enfumée, plutôt calme de la Brasserie Saint-Malo, assise face à l'homme, elle consulta la carte distraitement, trop préoccupée à rechercher un Monsieur Posquet enfoui dans sa mémoire. Après avoir choisi le plat du jour, la vision d'un grand échalas en blouse blanche penché sur une table lumineuse, un compte-fil vissé sur l'œil gauche, repoussant de la main une longue mèche de cheveux bruns, apparut en même temps que le serveur qui venait prendre la commande. C'est alors que l'inconnu lui sourit et ce sourire lui évoqua tout de suite celui d'un l'homme qui discutait avec elle de délais de livraison pour l'agence de pub avec laquelle elle travaillait. Mais à part ce sourire, il ne ressemblait pas au photograveur de la rue de la Bourse à Paris 75002.

Avec les poireaux vinaigrette, elle apprit que sa société avait fait faillite en 1998.

Avec le filet mignon à la moutarde de Meaux, il lui dit que sa femme l'avait quitté.

Avec la crème caramel, il lui fit comprendre qu'il était tombé bien bas.

Au fur et à mesure de la conversation, des détails lui confirmèrent que l'homme en face d'elle était bien le photograveur qui avait travaillé pour la même agence qu'elle dans les années 80, mais son visage ne lui disait toujours rien.

En terminant son verre de vin, il lui avoua en tremblant qu'il sortait de prison.

- C'était grave, dit-elle à voix basse.

Il ferma les yeux.

En tournant un sucre dans sa tasse à café, il pleurait.

- Vous avez besoin d'aide, dit-elle timidement.

Il fit non de la tête et un silence tomba lourdement entre eux.

Quand le garçon déposa l'addition dans une soucoupe, il sortit rapidement de son portefeuille un billet de 50 euros neuf, plié en deux, qu'il malaxa nerveusement en boule comme pour écraser ses

malheurs, et l'aplatit soigneusement avant de le reposer dans la soucoupe. Quand nous sommes sortis, il pleuvait.

- Je fais quelques pas avec vous, Annie, la fraîcheur me fera du bien.

Ils remontèrent la rue d'Odessa vers la gare. Elle le sentait tendu et attendait qu'il parle. Au moment de le quitter, n'y tenant plus, elle posa la question :

- Vous avez été condamné pour quel méfait, Monsieur Posquet ?

- Je me suis laissé entraîner par une bande de faussaires. J'avais plus un sou, j'allais en avoir comme je voulais. J'ai gravé des milliers de faux billets. J'ai écopé de huit ans à Fleury. J'en sors vivant, vidé et… méconnaissable.

Véronique Clément

Chemin faisant

Je marche seul, comme souvent, sur le chemin de Stevenson.

Arrivant à un carrefour, rencontre de plusieurs GR®. Décidant de prendre à gauche, je m'enfonce dans un sentier qui descend à travers une petite forêt touffue.

En suivant toujours les marques blanches et rouges, je m'enfonce, je m'enfonce…

Mais, sachant que je devais passer par un village après quatre à cinq kilomètres, je suis étonné de son absence. Contrarié… où suis-je ? Moment de flottement, vite le topo guide FF Randonnée. Sortir du bois, retrouver une route, suivre toujours le marquage blanc et rouge, tiens une ferme ! J'y vais … Ame qui vive pour demander mon chemin.

Continuant à suivre la route indiquée sur la carte du guide tout en remontant vers la droite. Je retrouve des repères indiqués sur celui-ci. Ouf ! Au sommet d'une montée je retombe, sans chuter, sur le chemin à suivre pour rejoindre ma halte du soir, avec deux à trois heures de marche en plus.

Jacques Lemaire

Toujours avec elle

45 ans ! Voilà 45 ans que je vis avec elle ! 45 années à la caresser, à la choyer, à la cajoler.

Je me souviens bien de l'âge que j'avais à l'époque quand je me suis lancé dans l'aventure, 17 ans, mais beaucoup moins des raisons qui m'y ont incité. Était-ce pour me donner fière allure avec elle à mes côtés ? Était-ce pour m'affirmer dans mes conquêtes amoureuses ? Si cela a pu être le cas, seul mon inconscient en était conscient.

Non, finalement ma mémoire consciente me revenant, je crois que c'était par simplification de la vie de tous les jours, par paresse disait ma mère. Pour ma part, j'ai toujours pensé que les paresseux n'existent pas, seules existent des personnes non motivées qui font le travail demandé à reculons alors que si vous leur confiez une tâche qui les intéresse ….

45 ans ! Toute une vie pendant laquelle elle s'est transformée à mes côtés. Un peu légère à ses débuts, elle a finalement pris de l'ampleur, même un peu trop car à l'époque la mode était bien différente ; nos modèles étaient Claude Monet ou Fidel Castro qui l'aimaient longue.

Moi, les années passant, j'ai appris à m'en occuper plus régulièrement. Elle a longtemps conservé une faiblesse sur le côté droit, mais je m'en sortais ironiquement en expliquant que les bises répétées de ma maîtresse en étaient la cause.

Nous ne nous sommes séparés qu'une seule fois, pour le passage de l'an 2000 mais c'était pour remporter un pari un peu fou entre amis ; j'ai vite compris que j'étais amoureux d'elle et nous avons repris très rapidement notre vie commune.

Sans elle, maintenant je le sais, je me sens nu comme un ver, j'ai l'impression qu'on peut alors voir en moi jusqu'au tréfonds de mon âme.

Bon, je vais arrêter là mon bavardage car j'ai l'impression que je vous barbe. Enfin, moi, vous l'avez compris, je ne me séparerai plus jamais de ma barbe.

Daniel

HAIKUS

Ressac de la mer,
Le sable glisse sous les pieds
S'envole la mouette

Là sur le zafu
Rai de lumière d'automne
J'entends le silence

Chantal

Soleil descendant
Fait scintiller l'herbe verte
Et les pâquerettes.

Soleil jaune et bleu,
Tu surgis de la mer d'ombre.
Oh, rumeur des flots !

Sur la grève déserte,
Un goéland se dandine
Parmi les galets.

Dominique

Pâquerettes en folie
Se piquent dans la pelouse
Tapis printanier

Traces éphémères
Si jolis petits pieds nus
La mer vous efface.

Martine

Une respiration,
Douceur du vent matinal,
Qi Gong du Long Fleuve.

Soleil au levant.
La mer roulant les galets.
Début printanier.

Jacques

Coucher de soleil,
Conscience, méditation,
Un soir de printemps.

Qi Gong matinal,
Énergie des éléments,
Le corps en éveil.

Mona la Grande

Instable mer bleue
Creuse un sillon mousseux
Chantilly de sel

Véronique Clément

Dix heures de ma vie en Haïkus

Azur embrasé
Sur fond de cumulus gris
La mer à Villers.

À la mine de plomb
L'artiste du soir a peint
Une œuvre éphémère

Qi Gong fait le maître
Enchaînement de mudras
Je n'entends plus rien

Ses paroles s'envolent
Mon bassin roule sur la chaise
Je lui tourne le dos

Là-bas sous le ciel
Le spectacle du couchant
Aimante ma vue

Il est 22 heures
Sur la mer presque endormie
Un réverbère veille

Rassurée par lui
Je peux lui confier la mer
Morphée m'appelle

Au petit matin, sur la plage

Vent frais sur mes joues
Écume blanche fouettée
Je marche vite

Puis dans les cailloux
Tout près des flots mourants
Je me tords les pieds

Vanessa

UN MOT QUE L'ON AIME
QUI NOUS FAIT RIRE OU REVER, ETC.

Couic

Pour ses deux sons « K » qui entourent un « OUI ».

Parce que, prononcée avec un geste de ciseaux de la main, cette interjection effraie mon interlocuteur masculin.

Parce qu'il évoque le grincement d'une porte ou encore le piaillement d'oisillon.

Nous y trouvons le « COU » du Coucou, et le « IC ! » hoquetant de l'Alcoolique.

Mona la Grande

Samarcande

Samarcande : j'ai toujours aimé ce nom. C'est une ville, je ne sais pas exactement où. Je sais seulement qu'elle est sur la route de la soie - au bout même je crois*. Elle me fait rêver. J'y vois un palais des mille et une nuits. J'entends Shéhérazade raconter ses contes à dormir debout. Je flâne dans ses patios ombragés. Je me laisse envoûter par ses fontaines mélodieuses. Je m'évade devant ses mosaïques bleues.

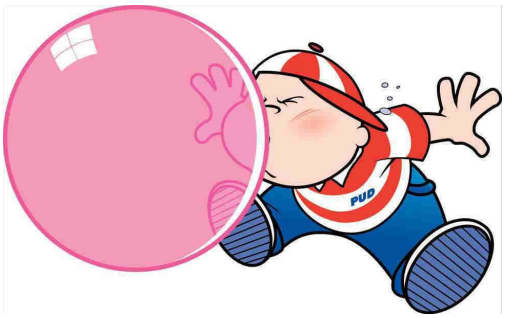
Dans mes rêves, elle est belle – et même au-delà.

Un jour j'irai.

Vanessa

** En Ouzbékistan*

Bubble-gum



Trois B pour faire de grosses bulles qui éclatent dans la bouche, et *exblosen*t en *bleine* bouille. J'en ai *blein* la bouche de *balabars*, les plus gros chewing-gums inventés pour les plus petites bouches.

Martine

Crevette

Voici la crevette petite, gigoteuse, bondissante, bonne nageuse, grise et muette quand elle nage dans la mer, j'adore ses mouvements, ses circonvolutions, telles des virgules dans les flots.

Et quand elle est cuite, elle est rose, elle change donc de couleur, cela me plaît évidemment.

Quand je la mange cuite, elle me demande de l'attention, j'enlève le bas, la queue méticuleusement, avec le pouce et l'index, le petit doigt pointé en l'air,

Ensuite, c'est autour de la taille que je la décortique.

Une fois sur deux, ça rate et je recommence, pensant à sa vie de crevette, elle qui aime se cacher, remuer le sable pour s'y fondre, nous échapper…

Et hop, je la mange cette crevette grise devenue rose, je la pose ainsi que ses congénères harmonieusement sur une tartine beurrée,

Et d'un coup, hop, j'avale l'océan, pas besoin de sel.

Chantal

Non de non

Non, c'est mon mot !
« Non ! » Le sens est clair et net.
Pourtant, ça peut se lire… dans les deux sens, c'est un '' palindrome''.

Jacques

UN PERSONNAGE AUX DIFFERENTS AGES DE LA VIE

Hand Spinner

A cette époque-là, à **20 ans**, Greg avait les cheveux longs, blonds et frisés, le jean délavé et troué, les vieilles baskets Nike, le tout pour énerver sa mère avec laquelle il vivait au 9 è étage de la Cité des Marguerites, à Saint-Denis. Pas de travail malgré son Bac Pro Electrotechnique, option énergie, un glandeur en somme, qui n'a qu'une passion, s'amuser.

Cinq années ont passé, et Greg s'amuse toujours, avec quoi, demanderez-vous ? Avec son Hand Spinner, bien sûr, cette sorte de toupie, ce nouveau gadget aux vertus antistress.

Sa bande de copains a beau essayer de faire virevolter cet engin, de faire des figures, de le tenir dans une main puis une autre, rapidement, sur un doigt, sur le pouce, mais en vain…

Seul Greg y arrive, il excelle dans le geste parfait, il jette son Spinner en l'air, le reçoit sur le nez, le genou, il le garde en équilibre longtemps, c'est un dieu.

A 10 mois, il marchait déjà, tournait sur lui-même, telle une toupie, sur le sol à quatre pattes et lançait tout en l'air, chaussettes, assiettes, verres à tel point que son père s'arrachait les cheveux et il ne lui en restait déjà pas beaucoup.

Lui maintenant, il souhaite s'occuper les mains, créer des nouveautés d'équilibre, se perfectionner dans cette nouvelle génération de « jeu sensoriel », peut-être devenir « coach » pour adultes et enfants.

Que lui réserve la vieillesse ? **à 98 ans**, comment sera-t-il ? Il s'imagine vivant à la Martinique, atteint de la Maladie de Parkinson… Mais ses mouvements saccadés lui permettraient sans aucun doute de jongler encore avec son Hand Spinner.

Voilà qu'à **35 ans,** il rencontre Elsa, 35 ans aussi, elle est fan de planche à roulettes, comme lui à **12 ans** et tous deux bougent, roulent, déplacent l'air autour d'eux.

Et aujourd'hui, c'est moi qui m'amuse avec mon Spinner vert photoluminescent, il focalise mon attention, canalise mon énergie, je le fais même tourner sur le nez tous les matins.

Et si vous ne savez pas ce qu'est un Hand Spinner, allez-vous poster à la sortie d'une école primaire, vous le saurez, vous verrez.

Chantal

Biographie napoléonienne

À 20 ans il avait déjà terminé ses études militaires qu'il avait d'abord effectuées au collège militaire de Brienne puis complétées à la prestigieuse école militaire de Paris ; il venait juste d'obtenir son affectation dans un régiment basé à Auxonne en tant que caporal ; la solde était plutôt maigrelette mais suffisante puisqu'il était nourri et logé par l'armée royale de Louis XVI.

Et pourtant, né en Corse dans une famille de petite aristocratie, rien ne le prédestinait à une carrière militaire. On notera néanmoins que sa mère Letizia mentionne dans ses mémoires qu'il fit ses premiers pas à dix mois. N'était-ce pas là un signe prémonitoire d'une carrière dans l'infanterie ? Letizia s'était aussi vu confier par une voyante qu'il attendrait l'âge canonique de 98 ans, âge rarement atteint à cette époque. Une vie trois fois plus longue que celle d'Alexandre le Grand ! De quoi réaliser de grandes choses dans la vie, pensait-elle ; et elle avait vu juste puisque à 35 ans il fut couronné empereur, pardon, il se couronna empereur de tous les Français.

Il faut préciser que, né très frêle le 15 août 1769, il avait été ondoyé aussitôt ; de ce fait, le baptême ne pressait plus et on ne le baptisa que vers l'âge de 2 ans.

A 12 ans, alors qu'il n'était élève au collège de Brienne que depuis 2 ans, il dirigeait déjà tous ses camarades métropolitains dans les jeux guerriers qu'il se plaisait à organiser dans la cour de récréation. Il était dès lors métropolitain d'adoption. D'ailleurs, il ne quittera que rarement la métropole, juste pour quelques visites en Corse à sa mère, pour les campagnes militaires en Italie, en Égypte, en Prusse, dans les principautés du Saint-Empire romain germanique et enfin pour une guerre fatale avec la Russie qui lui valut 2 exils, l'un sur l'île d'Elbe, l'autre sur l'île de Sainte-Hélène où il mourut et fut enterré en 1821.

Son corps fut ramené en grandes pompes à Paris en 1840 et aujourd'hui son tombeau impérial aux Invalides constitue une des trois incontournables visites que font les touristes étrangers de passage dans la capitale, avec la Tour Eiffel et le château de Versailles.

Daniel

L’âge du commandant

A cette époque-là, Christian avait **20 ans**.

Il étudiait à Ville-d'Avray dans une école d'ingénieur et rêvait de travailler dans l’aéronautique, car c’était alors un des fleurons de l’industrie française.

Christian était bon élève, bien bâti et avait beaucoup de succès auprès des filles.

Tout petit, il avait marché très tôt, à **10 mois**, et avait très rapidement gagné ses galons de commandant de notre petite bande.

On voyait déjà en lui le leader, le chef de file, celui qui a **98 ans** passés créerait une association des anciens de la postale destinée à remettre en état les avions de la première guerre mondiale et de les piloter ensuite depuis Toulouse jusqu'à Casablanca, pour transporter des sacs de courrier d'immigrés marocains vers leur famille restée au pays.

L'idée lui en était venue à **35 ans**, lorsqu'il avait été fait prisonnier au Mali avec son équipage et avait beaucoup souffert de ne pas pouvoir correspondre avec sa famille. L'isolement, la solitude avaient été insupportables et il en était resté marqué à jamais.
Déjà **à 12 ans**, il se sentait abandonné lorsque sa mère sortait le soir alors comment imaginer qu'il ait pu sortir indemne d'un emprisonnement de deux ans au fond du désert ?

Hier, je suis allée à son mariage. A **102 ans**, il vient d’épouser Marie, qui en a 99. Ils ont célébré leur union à la chapelle de la résidence pour jeunes retraités "Le Clos Fleuri ".

J’ai tout juste 100 ans cette année, et une fois encore j'ai été son témoin. Quand je serai vieille, j’apprendrai à raconter des histoires et j’écrirai peut-être celle de sa vie.

Martine

Noblesse oblige

Niché dans un coin du corps inaccessible au regard, au premier en tout cas, je ne me dévoile qu'en de rares occasions, très rares.

Pourtant, j'ai des lettres de noblesse.

Depuis des générations, de femme en femme, je suis non seulement la marque de fabrique, mais aussi l'honneur et la fierté, de la lignée des Contades, les vrais, pas ceux qui au XXe siècle, ont voulu usurper notre nom et notre titre.

Honneur ? Certes.

Fierté ? Pas toujours…

Pendant des siècles, s'appuyant sur des informations soit disant de source sûre, des chroniqueurs ont fait circuler les pires légendes à mon sujet. Emplacement, taille, forme, couleur, consistance tout était propice à fantasme.

S'emparant de l'un d'eux, Picasso à sa grande époque m'avait immortalisé en me représentant sous la forme d'une noix de coco, bizarrement placée - cubisme oblige - à côté d'un sein carré. Ayant eu l'outrecuidance d'offrir le tableau à ma maîtresse, celle-ci, horrifiée de sa goujaterie, lui avait jeté la toile au visage. Empalé sur le nez du Maître, séparant d'un côté la noix de coco, de l'autre le sein, le tableau s'était enrichi d'un appendice qui chez Picasso n'était pas carré, mais long et épais comme une patate allongée.

Drapée dans son honneur, ma maîtresse fut sur le moment soulagée par son geste, mais des années plus tard, devenue moins fortunée, elle le regretta. Au risque d'y perdre un peu la face elle aurait, contre quelques millions de francs, eu avantage à lâcher deux ou trois quartiers de noblesse.

Mon drame en réalité n'est pas mon apparence, ni ma grosseur, ni ma consistance, c'est mon emplacement. Il y a des siècles, je ne posais pas de problème, j'étais même considéré comme une curiosité. On me prélevait dès le décès de mon porteur et me conservait dans un bocal, un de ceux qui, emplis d'excroissances aussi variées que ragoûtantes, hantent les rayonnages vieillots et poussiéreux des cabinets de dissection.

Précisément décrit, étiqueté, daté, mon espèce trône, anonymement, dans plusieurs cabinets de curiosités provinciaux.

À Lyon, sur un bocal empli d'un liquide jaunâtre, on peut ainsi lire : « Nævus prélevé le 15 août 1785 sur un sujet masculin, hauteur 3 cm, largeur 2 cm, recouvert de poils sur toute sa surface, un des plus gros spécimens connus à ce jour. »

Aujourd'hui, je n'existe plus. La chirurgie esthétique m'a ôté mes ultimes quartiers de noblesse. En 1970, elle a fait de Colomba de Contades la première femme de son rang à pouvoir fièrement exhiber une poitrine parfaite débarrassée d'un disgracieux et encombrant grain de beauté central.

Des siècles durant, sa lignée avait soigneusement caché un sceau qu'en public elle qualifiait de prestigieux, mais qu'en privé elle considérait comme une tare.

Vanessa

EPILOGUE

La trempette

Il est 10h30, ce dimanche 21 mai 2017. Adossée à une bouée jaune, assise sur le sable de la plage de Villers-sur-Mer, je joue avec les coquillages quand je vois devant moi un enfant de 3 ans environ barbotant dans l'eau, pieds nus dans les premières vagues de la mer, en compagnie de ses parents.

Elle, jupe bleu marine, plissée, lui, jean retroussé, chaussures à la main, sac porte bébé sur le dos, bébé fille sans doute, au bob rose.

L'enfant, un garçon certainement, a de l'eau jusqu'aux genoux, il tombe, il saute, plouf, il saute, il tombe et retombe dans la mer, trébuche, se mouille…Ses parents accourent, lui disent sans doute qu'il ne doit pas aller si loin, tolérants sans doute ; ils le déshabillent, le rhabillent de vêtements secs, et lui aussitôt, enlève son slip, préfère se re-mouiller fesses à l'air, au désespoir de maman et papa bien énervés et agités.

Et voilà qu'une dame joliment vêtue de blanc arrive avec ses 3 chiens, non tenus en laisse, elle marche le long du rivage, les pieds dans l'eau et ses chiens se précipitent sur l'enfant, qui crie, et plouf, il retombe dans l'eau. Et la dame ne réagit pas…

L'enfant me semble avoir peur, les parents s'agitent furieusement, les chiens lui tournent autour, le papa agrippe l'enfant par le t-shirt, le change encore une fois, « Ah !ces chiens, ah ! cette femme »…

Mais elle a filé, est déjà au loin, indifférente.

Et les voilà qui s'approchent de moi, témoin de la scène, le petit m'apostrophe : « moi, Léo, Léo, moi, trempé – trempette, moi tomber, regarde bobo, mal »

Oui, je fais semblant d'avoir mal pour lui, je compatis, je les regarde tous partir, Léo emmitouflé dans une serviette, dans les bras de sa maman, le vent leur fouettant le visage, et la mer témoin de ces instants de vie.

Chantal

Villers-sur-Mer et l'Hôtel Castellamare